

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 6

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185132>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

remonte au-dessus de l'épaule, dont la rondeur est complètement découverte; tandis qu'une autre petite bande rassure l'imagination en figurant une manche, un rien de manche, mais dont l'effet est très gracieux. Ce genre de corsage a dû être inspiré par un portrait de la belle marquise de Pompadour, qui avait eu la fantaisie d'encadrer ainsi ses jolies épaules dans deux manches entr'ouvertes.

Dzozon et Trognu.

Lâi a dâi iadzo dâi dzeins que sein êtrè d'apareint, sè ressembliont coumeint duè gottès d'édhie. Quand l'est qu'on resseimblî à 'na dzein dè sorta, à n'on conseiller, à ne n'assesseu, eh bin, pacheince ! mâ quand on vo preind po on bedan, va t'âo diablo ! c'est lo tonaire !

Dzozon et Trognu, n'étiiont ni d'apareint, ni dâo mémo veladzo, ni pi dè la méma compagni, et tot parâi on lè pregnâi soveint l'on po l'autro, dâo tant que sè resseimblivont, qu'on iadzo l'ein est arrevâ de n'a tota galéza. L'étâi on dzo dè vôtès : Dzozon qu'ein pregnâi dâi rebattâiès dè la metsance, étâi z'u tot solet à Inverdon, après avâi z'u vôtâ, po poâi fifâ à s'n'ése, et ma fâi l'arrevâ que l'ein eut 'na tôla trimballâie po sè reintornâ que poivè derè : A moi les murs, la terre m'abandonne. Quand l'est que faille modâ contrè l'hotô, l'allâ prâo bin on petit bet; mâ arrevâ âo bas don cret, le pourro Dzozon ne put pas ietz, et lo vouaiquie étâi dein lo pacot, decoutè lo terreau.

Dâi valets qu'allâvont roudâ, passiront perquie et lo viront que droumessâi coumeint on ben'hirâo. — Quouï diablo est-te stu-ce? que firont. Et après l'avâi vouâiti, qu'on ne vayâi pequa tant bê vu que l'étâi n'hâorès, desiront : l'est pardié Trognu; lo faut pas laissi quie; l'est on crâno zigue, lo faut eimportâ. Et lè z'ons pè lè brés, lè z'autro pè lè pi l'eimpougnont Dzozon et lo portont tsi Trognu.....

— Pan, pan, pan! que firont à la porta.

— Quou'est-te cein? se criè la Marguerite.

— L'est voutre n'hommo, qu'a bu on petit coup, que n'ein trovâ âo boo d'âo tsemin et qu'on vo ramminè.

— Eh! vilhe tsaravouta! se fe la fenna, sein pi vouâiti lo gaillâ; quinna vergogne d'avâi on hommo dinse. Et le remachâ bin adrâi cliâo bravo valets d'ein avâi quand mémo z'u pedi et l'allâ lâo queri onna botolhie d'édhie dè cerises tandi que lâi dou-tâvont sè solâ et que lo boutâvont su lo lhî.

Quand l'est que la Marguerite revegne dâo pâilo derrâi avoué la botolhie, lo soulon toussa.... — Mâ!... se fe la fenna, est-te me n'hommo que toussè dinsé?... et le sé démaufiâ. L'allâ lo vouâiti..... n'est pas son bliantset.... Eh! vaureins que vo z'êtes, se le fe âi volets, n'est pas m'n'hommo, cein ! Quinna poueta farça vo mè fédè quie; portéri plieinte au dzudzo, merdâo que vo z'êtes. Adon, l'eimpougnè lo lèvet po lo doutâ dè dessus lo soulon et tandi que le tchurlâvè et que le teimpétâvè après cliâo vaureins qu'étiiont tot mosets et que viront que s'é-

tiont trompâ et que l'aviont apportâ Dzozon, vouaiquie Trognu, lo vretablo, qu'arrevè, tot êbâyi d'ourè lo dêtertîn per tsi li et pret à mettrè oodrè perquie; mâ quand on s'est z'u espliquâ, l'a coumeinci à sè crèvâ dè rirè, que sè tegnâi lo veintro, que sè rebattâvè quasu, et que cein fe recaffâ cliâo valets et mémameint la Marguerite. Portiront Dzozon à l'étrablo su la paille po lo resto dè la né et Trognu avoué lè valets chetsiront la botolhie, et jamé dè lâo via n'ont atant rizû qu'adon.

— N'allâ pàs ein pipâ on mot, se lâo fe la Marguerite, kâ on rirâi dè no ti, s'on lo savâi, et se cein étâi cognu dè cé tonaire dè papâi qu'on lâi dit lo *Conteu*, l'ein derâi dix iadzo mé que n'ia.

Cein sarâi bin restâ secret et nion n'ein arâi rein su sein on bougro dè redit-pet, que n'a pàs pu teni sa leinga âo tsaud.

Nous empruntons au journal *Le Voltaire* les principaux épisodes d'une partie de chasse fort amusante, racontée par la plume spirituelle de M. Eugène Chavette :

— D'abord, messieurs, permettez-moi de vous donner ce conseil dicté par l'expérience : Méfiez-vous toujours des amis qui vous diront : « Venez donc un de ces jours tirer un lièvre chez moi. Ne vous embarrassez pas de l'attirail de chasseur, car je vous fournirai tout; j'ai pour vous un excellent fusil et un vrai chien... De plus, bonne table et bon lit... Apportez seulement un gilet de flanelle de rechange. »

Méfiez-vous, je le répète, oh! méfiez-vous de ces promesses... J'y ai été pris.

Quand j'arrivai, moi douzième, chez mon prometteur, il s'écria : « Je suis débordé! » et il profita de ce débordement pour m'offrir, au lieu du bon lit annoncé, un matelas sur le billard, dont la moitié était déjà occupée par un notaire vorace dont la gourmandise et les entrailles n'avaient jamais pu se mettre d'accord à propos du melon.

Je passai une nuit blanche sur mon billard. Il me fut impossible de fermer même un œil, car, de dix en dix minutes, le notaire se levait pour aller je ne sais où.

Au point du jour, on sonna le départ en chasse. Le maître de la maison, qui s'était engagé à nous armer de fusils, ne put en offrir que trois..., dont un à pierre! Les douze chasseurs se divisèrent en patrouilles de quatre personnes qui furent attachées au même fusil, qu'elles devaient tirer à tour de rôle. Puis on se mit en route, chacun ayant en carrossière son gilet de flanelle de rechange.

Vous n'avez pas oublié qu'on m'avait promis un chien si bon, si parfait chasseur que c'était à croire qu'il devait rapporter... même des intérêts. Malheureusement, toute la meute, pour douze tireurs, se composait d'un seul chien, bête mélancolique qui, au lieu de nous précéder, persistait à nous suivre de loin, de très loin... comme si nous empestions le musc. Tous les cent mètres, ce chien s'asseyait et se mettait à pleurer. L'animal était originaire de la Suisse et il avait le mal du pays. Il regrettait ses pics neigeux, ses lacs bleus et sa statue de J.-J. Rousseau.

Pour l'animer un peu, son maître avait un flageolet, sur lequel il lui jouait le *Ranz des vaches*. Cet air national ravivait un moment le quadrupède, qui bientôt refondait en larmes.

Il est inutile de vous apprendre qu'il n'était pas chasseur; sa première profession, à Genève, avait été de tourner la roue chez un coutelier... J'ajouterai qu'il était veuf depuis deux ans.

Tous les quarts d'heure, notre marche était coupée par une halte, soit pour rappeler le chien avec le flageolet, soit pour attendre le notaire, qui disparaissait de temps en temps.

Quant à la chasse, pas un lapin !
Enfin, nous vîmes un corbeau !!!
On l'ajusta vite avec le fusil à pierre.

Mais la batterie refusa positivement de fonctionner. Cette arme n'avait pas vu le feu depuis Fontenoy, où s'en était servi le bisaïeul de notre hôte. Ce dernier nous affirma que le fusil, en souvenir de cette mémorable bataille, avait fait le serment de ne plus jamais tirer que sur les Anglais... genre de gibier qui nous était interdit par les traités actuels.

Tout à coup, nous aperçûmes un des chasseurs, qui nous précédait d'une centaine de pas, se livrer à une singulière manœuvre. Il s'était arrêté net devant un taillis. Puis, le regard attaché sur l'objet découvert, il avait prudemment, doucement, marché à reculons. Parvenu à une certaine distance, il s'était retourné et, dans une course insensée, il arrivait à nous pâle comme un mort et muet d'effroi.

On le fit immédiatement changer de gilet de flanelle, ce qui lui rendit la parole :

— Là... dans le taillis... j'ai vu un...
— Un quoi ?
— J'ai vu un tigre !
— Un tigre !!!

Cette révélation nous fit froid dans le dos. Nous changeâmes tous de gilet de flanelle... car on n'est pas sans éprouver une émotion quand on cherche un lapin et qu'on trouve un tigre, auquel on ne peut opposer que trois fusils, dont un a fait son serment à Fontenoy.

La flanelle sèche nous procura pourtant une certaine indignation.

— Un tigre!... en Seine-et-Oise!... et à la veille des élections !

— C'est une manœuvre du gouvernement pour écarter l'électeur des urnes !

Le compagnon qui avait découvert le tigre tremblait toujours comme la feuille. On lui remet son ancien gilet de flanelle ; il était mouillé, mais c'était une prévenance de notre part. Ce trembleur était un conseiller de la cour des comptes.

— S'il n'y avait encore que cet animal, dit-il ; mais celui-ci est un jeune... un bébé tigre ! Le père et la mère doivent rôder dans les environs pour lui trouver pâture. Ils guettent un passant isolé... Il faudrait prévenir le notaire, qui a la rage de réfléchir dans les broussailles.

Au collège, on ne vous apprend pas à chasser le tigre. Nous songions donc à une retraite prudente, quand... ô miracle !... l'exemple du courage nous fut donné par le mélancolique chien suisse. Une seule seconde avait suffi pour la métamorphose de ce compatriote de Sismondi et du Gruyère. Son indolence fit place à une animation soudaine, l'œil s'alluma, la queue frétille et l'animal prit sa course vers le repaire du tigre, dans lequel il pénétra bravement.

Nous entendîmes ses aboiements. Puis, le silence se fit. Le tigre l'avait-il étranglé ?

Ce Suisse nous avait donné de la hardiesse. On courut au massif, sur lequel on branqua les trois fusils. Celui de Fontenoy refusa de se parjurer, mais les deux autres firent feu, et, du taillis ainsi fusillé, nous vîmes s'élançer... devinez quoi ! une levrette en paletot d'étoffe tigrée.

Cette charmante bête appartenait à la femme du maire. Rosalie (c'était son nom) errait depuis cinq jours dans la campagne avec ce chaud vêtement que sa maîtresse, aux premiers froids, lui avait confectionné avec un vieux tapis imitant la fourrure du tigre.

Rosalie venait d'échapper au Suisse, veuf depuis deux ans. Nos deux coups de feu avaient tué net, avant le triomphe, ce Faublas à quatre pattes.

Après tout, dit un de nous, cette mort est venue terminer ses souffrances d'exilé.

Nous revînmes tous bredouille, excepté le notaire qui, pour s'être trop découvert, rapportait un rhume de cerveau... oui, de cerveau... car tout chemin mène à Rome.

La nuit suivante, sur mon billard, je fus réveillé par une formidable détonation. C'était le fusil de Fontenoy qui trouvait bon de partir tout seul.

Jeux d'esprit.

Le mot de notre précédente charade est *charpente*. La prime est échue à Mme Jeannette Pidoux, à Morges. — Nous rappelons, une fois pour toutes, que la prime est toujours délivrée ensuite d'un tirage au sort entre les personnes qui ont deviné et dont les noms figurent dans notre registre d'abonnés.

Voici une autre charade :

Aux chances du premier est bien fou qui se fie,
Chacun, vers mon dernier, va toujours en avant ;
Et mon entier dans le monde souvent,
Décide du sort de la vie.

On voudra bien nous dire en même temps, combien Goliath pouvait manger d'œufs à jeun.

Prime: Un joli album photographique, pour la réponse aux deux questions.

Deux étudiants passant, l'autre jour, près d'une jeune dame, l'un d'eux dit assez haut : Voilà un bien joli minois. La dame, en se retournant, le trouva fort laid : Je voudrais, monsieur, par reconnaissance, en dire autant de vous. — Eh ! madame, répliqua l'étudiant, ne pourriez-vous pas suivre mon exemple en mentant un peu.

Un négociant, frappé d'apoplexie, est mort subitement au moment où il terminait une lettre adressée à l'un de ses fournisseurs. Son commis, jeune homme très naïf, voyant la lettre encore ouverte sur le pupitre, crut bien faire en ajoutant au bas :

P. S. Depuis ma lettre écrite, je suis mort.

Puis il cacheta et mit à la poste.

Un peintre lausannois faisait dernièrement le portrait d'une demoiselle qui joignait à beaucoup de prétentions une bouche fort grande. L'artiste remarquant qu'elle s'efforçait de la rapetisser, ce qui donnait lieu à une sorte de grimace, lui dit : « Ne vous gênez pas, mademoiselle, si vous le désirez, je ne vous en mettrai pas du tout. »

M. Marco de St-Hilaire raconte que pendant une marche militaire de la campagne de 1813, Napoléon éprouvant une soif ardente, demanda quelque chose à boire. Les fourriers de sa maison étaient trop éloignés, on se procura, assez difficilement, une bouteille de vin. Un de ses maréchaux lui en présenta un gobelet à moitié rempli ; mais à peine l'eut-il approché de ses lèvres qu'il le lui rendit en faisant la grimace. « Votre Majesté trouve peut-être ce vin un peu cru, un peu jeune, fit le maréchal ; il est sans doute de l'année dernière. »

— De l'année dernière ! répéta Napoléon ; vous avez bien de la bonté, dites plutôt qu'il est de l'année prochaine.

Théâtre. Demain, 3^e et dernière représentation de la belle pièce : *Les Danicheff*, qui fait chaque fois salle comble. — Jeudi, 13 courant, *L'âge ingrat* nouvelle comédie en 3 actes.